

Le bruissement des vêtements, les soupirs et les murmures parcourent la salle en ondes discontinues. Dans les rangées de fauteuils alignés quelques retardataires se pressent attirant quelques foudres sur leur passage. Le mince filet de lumière de la torche de l'ouvreuse les précède. Mais la plupart des regards privés de lumière depuis quelques secondes seulement sont irréversiblement rivés sur le rideau de velours qui se dresse arrogant devant eux. Petit à petit le silence se fait solennel et péremptoire. Les souffles sont suspendus dans l'attente. Alice, les fesses calées confortablement sur son siège ne perd pas une miette de toute cette agitation autour d'elle. Elle est tétanisée l'attente des trois coups, à l'attente de la brèche qui va s'ouvrir et s'agrandir pour laisser apparaître la scène. Elle voudrait que ce moment s'arrête. C'est la quatrième fois qu'elle vient et elle se voit réécouter inlassablement avec le même intérêt le même texte, redécouvrir avec un plaisir toujours renouvelé le même jeu de scène des comédiens. Un jeu de scène fait d'ombre et de lumière, un décor sobre constitué uniquement de deux chaises et une table pour cette adaptation de Koltès. L'épure de ce décor très contemporain fait ressortir le classicisme du théâtre, théâtre parisien du 17ème siècle agrémenté de sculptures et de peintures où éclatent le rouge et or des velours et de toutes les dorures des fenêtres et des draperies diverses. Un somptueux lustre fait de pierres de cristal tombant en cascades trône au plafond de la salle et Alice quitte les yeux de la scène de temps en temps pour fixer ravie l'objet fastueux venu d'un autre temps. Le théâtre sent bon le parfum des élégantes, les peaux fraîches et bien soignées pour la circonstance, les habits frais, les robes à jupons, les costumes de soirée. Les sons, les couleurs et les odeurs se confondent. C'est l'instant divin de la grande magie du théâtre. Alice sent un bonheur infini irriguer toutes les fibres de son être. Puis les trois coups.